

LES DEUX GOSSES

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

— Je n'avais pas voulu t'en parler avant d'être sûre, maintenant, ça y est. J'ai été demandée en mariage par un homme très comme il faut et qui a du bien à revenir de ses parents. Il s'appelle Eusèbe Rouillard.

— Je t'en reparlerai. Nous comptons bien que tu viendras à la noce. Tu comprends que ce serait trop dur quand on n'a qu'une sœur de ne pas la voir à son mariage.

— Seulement, n'est-ce pas ? chacun son amour-propre, me marier, il faut que mon entresort soit remis à neuf.

— Réponds-moi sans tarder. Donne-moi de tes nouvelles et de celles de mon neveu.

— Je suis ennuyée de ne pas savoir comment va Claudinet. Il est si gentil. Tu l'amèneras à la noce. Je le trouverai changé. Il doit être grand et fort.

— Mon futur a un bon métier ; il est remouleur. Je serai très heureuse avec lui.

— Tu vois, tu m'avais souvent conseillé de m'établir, je t'ai écoutée.

— Je compte sur ton bon cœur pour les trente francs : je n'ose pas te demander davantage, avec cette petite somme, je m'arrangerai.

— Ta sœur pour la vie.

— ZÉPHYRINE FOUILLOUX —

— Se marier ? s'écria Rose, elle va se marier !

La tireuse de cartes se mit à pleurer.

Elle aussi s'était mariée ; toutes les conditions de bonheur semblaient assurées ; il n'y aurait eu qu'à se laisser vivre, quoi !

Rose froissa la lettre d'un mouvement farouche. Elle murmura :

— Eh bien qu'elle se marie, je ne l'empêche pas.... Seulement qu'elle ne me demande pas d'argent....

Et Rose se sentit envahie par une rage sourde contre Zéphyrine.

Ce fut impulsif, irraisonné, étrange, mais la tireuse de cartes eut un sentiment de colère contre sa sœur, qui n'avait rien fait pour être heureuse et qui pourtant n'était pas frappée par le sort.

Un coup de sonnette retentit ; c'était une cliente qui venait faire appel aux lumières de la pythonisse.

Rose se trouve en présence d'une femme qu'elle ne connaissait pas et qui lui avait été envoyée par la cuisinière du boulevard de Richard Lenoir.

Cette femme était très préoccupée, très triste.

Après avoir appris à Rose de quelle part elle venait, elle ajouta :

— C'est pour mon enfant.

La tireuse de cartes eut tout de suite un grand élan de sensibilité ; entre mères, on s'entend rapidement.

La visiteuse, une cardeuse de matelas de la rue Vicq-d'Azyr, expliqua que son bébé dépérissait de jour en jour ; la mère craignait une attaque de convulsions, et elle venait demander aux cartes ce qu'il y avait à faire.

Rose s'écria :

— Mais il faut voir le médecin avant tout.

— C'est ce que j'ai fait, répondit la cardeuse.... J'ai été à la mairie demander celui du bureau de bienfaisance.... parce que je suis inscrite.... Il n'y a pas de déshonneur, n'est-ce pas ?.... Le médecin est venu ; il n'a pas su me dire ce qu'avait mon petit.... Alors je veux savoir.... puisque vous devinez tout, grâce à votre métier.

Rose se mit à l'œuvre. Elle interpréta l'oracle d'une façon assez rassurante. Il y avait bien dans le jeu un huit de pique, qui annonçait la maladie ; mais le sept renversé, signifiait que la peine serait passagère ; pourtant un nouveau cinq de pique remettait les choses en question ; Rose ne parla pas de la signification de cette dernière carte.

La cardeuse de matelas, dans sa naïveté de bonne femme du peuple, aurait désiré des détails plus circonstanciés.

Elle aurait voulu savoir, notamment, si son gamin pourrait être assez bien pour aller dîner le dimanche suivant chez sa tante ; Rose dut reconnaître que la cartomancie n'était pas encore arrivée à pouvoir la fixer sur ce point.

La cliente partit, après avoir remercié la tireuse de cartes, à qui elle se proposait d'envoyer ses amis et connaissances, le cas échéant. Quand Rose fut de nouveau seule, elle se sentit mécontente d'elle-même.

Elle s'accusait de ne pas avoir montré sa lucidité ordinaire ; il lui semblait qu'elle n'avait pas fait son métier consciencieusement.

Alors elle éprouva une sorte de terreur. Ce n'était pas la première fois qu'elle constatait un pareil changement.

Elle s'inquiéta, se demandant si ses facultés s'affaiblissaient, si elle n'avait plus le don.

Pendant quelques minutes, elle fut en proie à une anxiété spéciale.

Il y eut en elle, toutes proportions gardées, comme la douleur terrible d'un artiste qui verrait son talent disparaître, d'une chanteuse qui perdrait sa voix, d'un acrobate qui se casserait une jambe.

La bouchère de la rue Fontaine-au-Roi était partie très peu satisfaite ; la cardeuse de matelas aurait peut-être eu, elle aussi, le droit de se plaindre.

Rose se posa cette question :

— Est-ce que je baisserais ?

Elle se trouvait toute démoralisée et ne voulut pas rester en cet état.

Elle tira le flacon de rhum du placard et s'en versa un petit verre.

L'effet attendu ne tarda pas ; les humeurs noires se dissipèrent. Ce qui subsistait, par exemple, c'était l'irritation contre Zéphyrine.

En voilà une qui pouvait se vanter d'avoir lassé la patience de sa sœur aînée. Rose ne voulait plus en entendre parler. Elle ne répondrait pas plus à cette lettre qu'à la précédente. Zéphyrine l'horripilait.

Les soucis professionnels bannis revinrent peu à peu ; c'était décidément l'idée fixe de Rose, son obsession.

Depuis la mort de François elle ne tenait plus sa petite comptabilité.

Elle se demanda si le nombre de ses clientes ne diminuait pas ; elle se remémora les séances qu'elle avait données ; mais son agitation ne lui permettait pas de calculer exactement.

Machinalement, elle reprit le flacon de rhum et s'offrit un second petit verre.

La surexcitation de l'alcool arriva. Rose, qui se sentait les yeux pleins de larmes, eut tout à coup des idées très riantes.

Décidément elle allait mieux. Est-ce que c'était défendu, après tout, de se remonter le moral de temps en temps ?

Elle prit Claudinet dans ses bras, lui racontant mille enfantillages.

L'enfant très heureux que l'on s'occupât de lui gazouillait des choses charmantes, qui ravissaient sa maman.

L'après-midi, il y eut deux consultations ; la tireuse de cartes se persuada qu'elle avait retrouvé tous ses moyens ; elle se reprocha ses scrupules de la matinée ; parmi toutes les concurrentes de l'arrondissement, c'était bien elle dont la réputation restait intacte et qui réalisait les recettes les plus sérieuses.

Vers cinq heures et demie, on sonna.

— Si c'était Poulot, dit Rose.

En effet, c'était le camarade de François.

Quand il n'était pas de service, il venait rue des Trois-Couronnes, où Rose l'accueillait avec l'émotion sympathique d'une femme qui reçoit l'ami sincère d'un cher disparu.

Leur conversation roulait entièrement sur François ; Etienne Poulot avait toujours quelques nouveaux détails à révéler à Rose.

Ils ravivaient leurs souvenirs cruels, mais ils en éprouvaient comme une amère satisfaction.

Etienne chérissait Claudinet, et l'enfant, dans sa petite mémoire rudimentaire, se souvenait que cet uniforme ne lui était pas inconnu ; il souriait au brave Bourbonnais et se laissait amuser par lui.

Rose n'avait pas de secrets pour son ami Etienne. Elle lui avait parlé de Zéphyrine et des soucis que sa sœur lui causait.

La tireuse de cartes montra à Poulot la lettre qu'elle avait reçue dans la matinée.

Etienne hocha la tête et murmura :

— C'est peut-être encore des frimes.

Quand Poulot, qui ne prolongeait jamais ses visites chez Rose, et qui ne voulait jamais rien accepter, fut parti, la tireuse de cartes retomba soudain dans une morne atonie.

Claudinet venait de tousser, ses joues s'empourpraient ; il avait un commencement de fièvre.

Rose, enfouie dans le fauteuil, se tenait la tête à deux mains ; elle songeait.